

UNE FILLE LAIDE

VI
(Suite)

Quoique militaire—il était commandant de dragons—il appréciait peut-être plus encore la vaillance qui s'affirme dans un salon que celle qui se déploie sur un champ de bataille.

Et pour défendre le genre de vie de Brébion, il fallait être vaillante.

Quoiqu'il ne se permit qu'un mot, qu'un geste, Etienne eut le sentiment d'être comprise, d'être appréciée.

Un peu de sang colora ses joues creuses. Elle se leva : la grande pendule d'onyx venait de sonner cinq heures. La marquise avait dit : "A cinq heures."

"Déjà" fit Paula avec une naïveté si gracieuse que lady Margaret l'embrassa une fois de plus.

C'est qu'elle était désolée de partir. On respirait si bien dans cette atmosphère d'élégance et d'esprit ! Il lui parut avoir secoué un manteau noir en entrant ; sans doute elle allait le reprendre à la porte.

M. Maxime de Saint-Ebre, remplaçant son frère absent ce jour-là, accompagna les jeunes filles jusqu'au seuil de la grande cour.

Sur le palier, on avait retrouvé Mariette qui utilisait son attente en récitant son rosaire devant la bienheureuse Notre-Dame Libératrice.

En entendant résonner derrière elle, sur l'escalier de pierre, les pas de leur cavalier, Paula sonda l'avenir d'un oeil avide. Ne s'accomplirait-il jamais en sa faveur quelque miracle pour la transformer en grande dame, écoutée, servie, admirée comme elle sentait l'avoir été depuis une heure, dans cette maison enchantée ?

Etienne, qui descendait la première, voyait son ombre s'allonger dans le vestibule, inégale et sans grâce ; tandis qu'en arrière se dessinait une autre ombre, masculine, élégante, que les rayons du soleil, dans leur capricieux reflet, mariaient parfois à la sienne.

Ce jeu de lumière captivait son regard. Paula mit son petit pied sur les ombres mouvantes et tout disparut.

Au dehors, Aubin Vial attendait fidèlement. Quand la grande porte s'ouvrit, il tourna un regard curieux vers la profondeur lumineuse d'où les "chers enfants" allaient sortir.

Elles s'avancèrent, échangeant avec M. de Saint-Ebre un dernier salut.

L'inclination profonde, le respectueux regard de l'officier le frappèrent en plein cœur comme une conséquence des relations sociales qu'il n'avait pas prévues.

Admirer les "chers enfants" de loin, il le permettait, il s'en réjouissait. Mais si vite, si près, les effleurer du regard, les saluer avec cette déférence souriante qui semble un "revoir" sous-entendu, Aubin n'avait point imaginé des circonstances si naturelles.

De dépit, il en oublia les précautions qu'il avait employées jusque-là pour protéger les orphelines sans leur paraître importun, et se détacha brusquement de la muraille.

"Tiens ! tu étais là !" exclama Paula qui le vit la première.

Il voulut s'excuser :

"Où, je... passais... je revenais..."

—Aubin, demanda vivement Etienne, qu'est-ce que c'est qu'un repousseur ?

Il était trop heureux d'être accueilli de la sorte et répondit d'un ton délibéré :

"Un repousseur ? c'est une chose laide placée près d'une belle chose pour le faire ressortir."

Sur les joues d'Etienne la pâleur s'accroissait.

"Je te remercie, Aubin," dit-elle d'une voix changée.

Mais qui donc aurait remarqué cela ? Paula songeait qu'il ferait bon vivre dans les moelleuses douceurs de l'hôtel Saint-Ebre, et l'enfant trouvé grommelait entre ses dents :

"On les détacherait de Brébion... Il ne faut point qu'elle revienne."

Le retour se fit en silence. Sur la terrasse, l'aumônier attendait... et le bréviaire n'était point fini.

"Enfin dit-il en les apercevant ; Mme de Brébion s'alarme de votre absence. Il semble qu'on vous ait fait courir quelque danger."

—Pourquoi donc ? s'écria Paula. Nous n'avons rencontré que des amis.

—Courons la raser, dit Etienne en la précédant dans la grande salle.

Une sorte d'inquiétude inexplicable paraissait avoir saisi la vieille dame depuis le départ des jeunes filles. Elle s'agitait, parlait bas, envoyait Thibaut guetter leur arrivée et déclarait ne plus vouloir les laisser sortir.

Leur vue ne la calma qu'imparfaitement. Elle les attira tout près d'elle et les regardant avec un trouble étrange :

"Que vous ont-ils dit ?... Vous êtes restées bien longtemps... Charles de Saint-Ebre a fini de vous remercier, j'imagine. Et cette grande Anglaise rousse, qui aime tant le luxe et le plaisir... elle vous a demandé, sans doute, comment on vivait à Brébion... et quelles distractions vous étaient données... et quels étaient vos projets d'avenir... et quels dots vous seraient acquises... et quels maris vous seraient offerts?... Si elle vous a dit cela, c'est de la folie pure... vous n'avez pas de dots... et vous n'avez pas de maris... Des dots ?... mais je suis pauvre... pauvre !... Des maris ?... pour avoir le cœur brisé, l'existence flétrie, le désespoir pour compagnon !... non... d'ailleurs, je suis pauvre... pauvre... pauvre !"

La volubilité de ces paroles, jointe à leur exaltation, les yeux hagards de la marquise et la crispation de ses traits, causèrent une véritable épouvante aux orphelines.

Serrées contre le vieux fauteuil, où s'agitait le grand corps usé de la châtelaine, elles se demandaient avec une croissante terreur si l'âge et les chagrins n'avaient pas définitivement obscurci cette intelligence.

L'aumônier, les yeux baissés et les mains jointes, pria silencieusement.

Dans la salle basse la voix de la marquise s'éleva de nouveau, saccadée, mordante, tout à coup pleine de sanglots.

"Ils ne vous diront pas—ils ne le savent pas non plus—que j'étais belle, jeune, heureuse !... il y a longtemps... cinquante ans peut-être... y a-t-il déjà cinquante ans qu'on a fait de mon cœur une pierre ?... c'était à Paris... une ville où l'on rit sans cesse... où l'on rit de toutes choses... Il y avait vraiment lieu de rire : une pauvre petite provinciale, bien riche, bien naïve, aimant bien celui qu'on lui avait fait épouser à vingt ans !... Il la ruinait... il la raillait... il la maltraitait... il se faisait tuer en duel et la laissait dans les larmes et les dettes... Paris riait toujours !... Y a-t-il vraiment cinquante ans que je pleure ?..."

—Mère !... mère !... laissez ces douloureux souvenirs !" suppliait Etienne.

La marquise regardait dans le vide qui, sans doute, se peuplait pour elle de terrifiantes visions.

"C'est horrible, d'abord, la misère ! reprit-elle en repoussant distraitemment la jeune fille. Cela glace et blémit !... je n'étais pas si pâle, autrefois. Cela sèche les membres et durcit l'âme... je n'étais pas si insensible autrefois... Et puis on s'y fait. La misère, la solitude, l'oubli, c'est la paix !... Depuis que je suis sur mes rochers, le monde ne m'a plus causé de douleurs... Depuis que je suis pauvre, nulle passion humaine n'est venue hurler autour de moi ; je ne compte plus... c'est le repos suprême !... La pauvreté me l'a donné... je suis heureuse d'être pauvre !"

Elle laissa retomber sa tête, dont les rares boucles grises se collaient au front moite. Sa main brûlait.

"Elle est malade !" murmura Paula.

L'aumônier la contemplant sans mot dire. Dans le long séjour qu'il avait fait à Brébion, il avait assisté plusieurs fois déjà à ces crises où les souvenirs, la monomanie, les années s'unissaient pour bouleverser sans pitié les nerfs de l'infortunée marquise.

Le moindre ébranlement suffisait pour déterminer ces crises que les assistants subissaient avec une compassion pieuse.

D'ordinaire, elles se terminaient par le sommeil, et, le lendemain, rien ne demeurait de ces vapeurs malades, chez la marquise rassérénée.

Il n'en fut point de même ce soir-là : la surexcitation, longue et s'abaissant, laissa derrière elle un affaiblissement inquiétant.

L'âme seule souffrait jusque-là ; le corps épuisé s'affaissa tout à coup comme une plante trop longtemps privée de lumière.

VII

Le Dr. Barbet ne dissimula point à l'aumônier que le plus grand mal, le mal sans remède de la marquise était de porter soixante-dix-sept hivers dans une enveloppe usée par les peines et les privations.

"Des idées riantes, l'éloignement de tout souvenir attristant, une nourriture substantielle, des vins fortifiants, voilà toute mon ordonnance," conclut-il en prenant congé.

Les jeunes filles, l'aumônier, Aubin Vial et Mariette se regardèrent avec stupeur.

La seconde moitié de cette ordonnance, que le Dr. Barbet jugeait si simple, n'était rien moins qu'une impossibilité.

Une nourriture substantielle !... des vins fortifiants !... comment faire ?

Mariette, avec une netteté désespérante, déclara que ces objets de luxe ne se procuraient qu'avec de l'argent... et même beaucoup d'argent.

Nul n'en avait, et tous savaient trop qu'à Brébion l'argent était chose à peu près inconnue.

"Il faut en faire, coûte que coûte !" s'écria l'enfant trouvé.

Il grimpa jusqu'à sa cellule, y prit les cent premiers feuillets de l'*Etude sur la Franche-Comté*, et s'abattit ensuite sur Salins comme un ouragan.

Il n'avait pas la présomption colossale de décider un libraire de petite ville, forcément borné dans ses relations littéraires et commerciales, à lui acheter ces pages historiques écrites avec tant d'amour.

Mais il espérait, qu'à la recommandation du libraire qu'il venait solliciter, quelque éditeur de Besançon, de Paris peut-être, consentirait à solder son manuscrit.

Aubin Vial connaissait bien peu la vie littéraire. Inconnu, on y étouffe ; connu, on y règne. Seulement, pour la plupart des débutants, se faire connaître est un labeur supérieur aux travaux d'Hercule.

Quelques-uns sont dévinés ou appréciés très vite : c'est qu'ils ont à la fois du talent et du bonheur.

Mais ceux-là peuvent mettre leur œuvre sous un chaud rayon de soleil populaire, dans la ville de toutes les gloires naissantes ou consommées. Ceux-là ne datent pas leurs écrits d'une montagne de Jura, si pittoresque qu'elle soit. Ceux-là, enfin, n'ont pas besoin de leur travail pour vivre.

Illogisme, soit. Cela est ainsi : la nécessité semble impliquer la non-réussite.

Aubin l'apprit, non sans étonnement, de la

bouche du libraire. C'était un homme intelligent et bon qui appréciait l'ardeur du jeune écrivain et peut-être en soupçonnait le but.

Avec une affectueuse rondeur, il entreprit de lui démontrer l'inanité de ses espérances. Publier une *Etude sérieuse*, d'un intérêt local, c'était hardi à une époque où la librairie, plus que toute autre branche commerciale, était tombée dans un marasme profond.

A Paris, on ne prendrait même pas la peine de feuilleter le manuscrit. A Besançon, on ne risquerait probablement pas les frais d'une édition pour un succès plus que douteux.

"Pourtant, mon cher ami, je vais écrire."

Aubin remonta le cœur serré dans sa cellule. Trois jours après, il avait sa réponse de Besançon. L'éditeur le plus en vue de la Franche-Comté croyait être bien généreux en offrant ses presses, ses compositeurs, ses brocheuses, ses affiches et sa publicité à l'ouvrage nouveau d'un auteur inconnu, auquel il ne demanderait que le prix consciencieux des frais d'impression.

"La belle générosité ! s'écria le libraire. Je puis bien le faire aussi, moi, et de grand cœur... Ah ! si vous pouviez supporter les frais d'une édition."

Aubin reprit le manuscrit d'un air navré, et sortit tristement.

Un homme encore jeune, qui s'était discrètement reculé au fond du magasin pendant la communication du libraire, suivit le pauvre garçon des yeux avec intérêt.

"Qui est-ce ? demanda-t-il brièvement."

—Qui c'est, M. Demourpin ? c'est un travailleur courageux, pas riche du tout, honnête, sans famille. Je donnerais vraiment quelque chose pour pouvoir l'obliger... mais le commerce va si mal !

—Est-ce bon, ce qu'il écrit ?

—Excellent. Très-ferme, pas banal, nourri de faits.

—Cela me paraît se rapporter au pays ?

—C'est une histoire de la Franche-Comté, depuis les origines jusqu'à la guerre de 1870. Les trois quarts sont terminés.

—Cela s'appuie sur des documents ?

—Irréfutables.

—Puisés... ?

—A des sources inédites. La bibliothèque de Brébion était riche en parchemins.

—Ah !... serait-ce le petit secrétaire de la marquise de Brébion ?... une dame folle ou à peu près, je crois.

—Folle ? je ne sais pas au juste. Fort originale, au moins. Oui, c'est un enfant recueilli par elle."

Celui que le libraire avait appelé "M. Demourpin" parut avoir satisfait suffisamment sa curiosité, paya le volume qu'il venait de choisir et sortit à son tour.

Aubin marchait devant lui, la tête inclinée, les bras ballants, comme un homme découragé. Le manuscrit gonflait la poche de son modeste paletot de toile.

M. Demourpin regardait machinalement ce manuscrit.

"Cela pourrait m'être utile pour ma candidature, murmura-t-il en marchant à petit pas ; une *Etude sur la Franche-Comté* !... cela pose. D'ailleurs, j'ai toujours eu du goût pour la littérature... je suis abonné à la *Revue des Deux-Mondes* et à l'*Union, aux Débats* et à l'*Univers*, ce qui prouve bien la largeur de mes idées... la tolérance de mes opinions. Cela me rallie des électeurs dans divers partis. Faire un livre achèverait ma réputation, et, qui sait ?... enlèverait peut-être mon siège à l'Assemblée."

Aubin allait atteindre l'extrémité du Bourg-Dessus quand il aperçut, à son extrême surprise, l'aumônier qui se glissait hors d'une boutique d'horlogerie et bijouterie, la plus belle du quartier.

Les descentes du vieux prêtre à la ville étaient devenues si rares, qu'il fallait un événement pour l'y déterminer.

Aubin fut effrayé de cette circonstance comme d'un mauvais présage.

"Madame la marquise serait-elle plus malade ?" s'écria-t-il en abordant le vieillard.

Celui-ci tressaillit d'abord, puis sourit en le reconnaissant.

"Ah ! c'est toi, mon enfant... tu m'as fait peur..."

—Mais c'est vous, monsieur l'abbé, qui m'étonnez outre mesure. Comment avez-vous pu, sans trop de fatigues..."

—Je suis très-fatigué. Seulement, je voulais venir... il le fallait.

—Il y a donc quelque chose de grave ?"

L'abbé Joumel rougit comme un coupable.

"Vois-tu, dit-il avec embarras, la marquise s'affaiblit beaucoup... beaucoup. Il est grand temps d'obéir aux prescriptions du docteur Barbet."

—Hélas ! soupira le jeune homme.

—Je me suis examiné devant Dieu... J'ai compris que mon attachement à certains souvenirs de famille devait céder devant la nécessité. C'est même beaucoup d'imperfection que d'avoir hésité trois jours.

—Vous avez... ?

—Aubin, mon enfant, je viens de vendre ma tabatière d'or."

Le vieillard fit un grand soupir. Aubin sentit une larme lui monter du cœur.

(La suite au prochain numéro.)

Entre collégiens au moment de la rentrée des classes :

—Ton père ne te force pas de rentrer ?

—Pas de danger ! J'ai un prix de français ! Il a besoin de moi pour corriger sa profession de foi.

LES PRISONS DE PARIS

SOUS LA COMMUNE

(Suite)

AU COMITÉ CENTRAL

On connaît l'arrestation du général Chanzy qui, son uniforme en lambeaux, la figure tuméfiée par les coups, sauvé à grand peine par Léo Meillet et Serizier, avait été incarcéré en compagnie du général Langourian, de M. Ducauzé de Nazelles, capitaine au 5e lanciers, et de M. Gaudin de Villaine, lieutenant d'infanterie, à la prison de la Santé. Après bien des démarches infructueuses, les amis du général, et entr'autres le général Cremer, obtinrent son élargissement. Mais avant d'être mis en liberté, le général Chanzy, accompagné du général Cremer, devait comparaître devant le comité général, ce grotesque assemblage de coquins :

Le général Chanzy devait, avant d'être mis définitivement en liberté, comparaître avec le général Cremer devant le comité central.

Dans sa déposition devant la commission d'enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars, le général Cremer a donné du comité central une peinture qui doit être reproduite :

"C'était un spectacle navrant de voir ces salles de l'Hôtel-de-Ville pleines de gardes nationaux. Quand on montait par le grand escalier, il y avait dans la grande salle tout ce que l'orgie peut avoir de plus ignoble, des hommes et des femmes ivres ; on traversait deux ou trois autres salles plus calmes, et l'on arrivait à une autre qui donne à l'angle de l'Hôtel-de-Ville et du quai. C'est là que le comité central tenait ses séances. Ils se prenaient aux cheveux au bout des cinq premières minutes de délibération ; il n'y a pas de cabaret qui puisse donner idée des délibérations du comité central ; tout ce qu'on a imaginé d'excentrique dans ces derniers temps pour les petits théâtres n'est rien à côté de ce que j'ai vu... Ils n'étaient jamais plus de six ou sept en délibération. Les uns sortaient, les autres entraient ; il y en avait qui étaient ivres, ceux-là étaient les plus assidus, parce qu'il ne pouvaient pas s'en aller. Il y en a un de moyenne taille, trapu, ayant les cheveux longs grisonnants, la barbe mal tenue, qui avait toujours son chasseur sur l'épaule gauche ; quand il parlait, à chaque phrase, il prenait son chasseur, vous tenait en joue, et, quand la phrase était finie, il remettait son chasseur sur l'épaule."

On pourrait croire que le général Cremer a un peu chargé le tableau : on se tromperait, il n'a dit que l'exacte vérité ; nous en trouvons la preuve dans un mémoire inédit, écrit par un des membres mêmes du comité central qui signa l'ordre d'élargissement du général Chanzy. Voici en quels termes, presque identiques, il rend compte de la première séance :

"Après vérification des pouvoirs dont nous étions munis, nous fûmes introduits. Non, jamais je n'oublierai le spectacle qui s'offrit à ma vue lorsque j'eus franchi le seuil de la salle qui venait de s'ouvrir devant nous. Qu'on se figure, assis autour d'une longue table, des hommes à la tenue débraillée, aux manières communes, sales, haves, ébouriffés, parlant tous en même temps et avec des gestes furibonds et paraissant toujours prêts à se jeter les uns sur les autres. Et quel langage ! quelles expressions ! quel cynisme ! C'était à croire que tous les personnages de Callot étaient descendus de leurs cadres et faisaient ripaille ce jour-là à l'Hôtel-de-Ville."

Le général Chanzy dut emporter une singulière impression du gouvernement qu'une série de faiblesses et de violences venait d'infliger à Paris. Il put sortir libre de cette assemblée grotesque où l'on entendait plus de hoquets que de raisonnements ; il ne se sentait plus en sécurité à Paris et se savait utile ailleurs ; il partit donc à pied, sans plus tarder, et arriva à Versailles le matin même du jour où Paris insurgé allait procéder aux élections des membres de la Commune.

LE CHEF DE LA SURETÉ.

Tout le monde connaît M. Claude, qui occupa de longues années le poste de chef de la sûreté. Nous donnons les détails de son arrestation